

XAVIER CRETTIEZ  
BILEL AININE

---

# “Soldats de Dieu”

---

Paroles de djihadistes  
incarcérés





“SOLDATS DE DIEU”

La collection *Monde en cours*  
est dirigée par Jean Viard

Dans la même série, avec la Fondation Jean-Jaurès :

*Karim vote à gauche et son voisin vote FN,*  
dirigé par Jérôme Fourquet

*L'an prochain à Jérusalem ?*  
*Les Juifs de France face à l'antisémitisme,*  
dirigé par Jérôme Fourquet et Sylvain Manternach

© Éditions de l'Aube  
et Fondation Jean-Jaurès, 2017  
[www.editionsdelaube.com](http://www.editionsdelaube.com)

ISBN 978-2-8159-2554-9

Xavier Crettiez  
Bilel Ainine

## “Soldats de Dieu”

Paroles de djihadistes incarcérés

*éditions de l'aube*  
*fondation jean-jaurès*

**Des mêmes auteurs :**

DE XAVIER CRETTEZ ET BILEL AININE

*Radicalisation. Processus ou basculement ?*, (avec Frédéric Gros  
et Thomas Lindemann), Fondation Jean-Jaurès, décembre 2016

DE XAVIER CRETTEZ

*Les formes de la violence*, La Découverte, 2006

*Violence et nationalisme*, Odile Jacob, 2004

## Introduction

À l'origine de cet essai, recueil d'entretiens, s'expriment une interrogation et un étonnement. Que pensent ces hommes qui ont décidé de basculer dans une lutte armée contre leurs ennemis désignés et de soutenir à cette fin des méthodes dites terroristes, c'est-à-dire distinguant dans leur combat des cibles non combattantes qu'ils vont privilégier ? Quelles sont leurs orientations intellectuelles, leurs visions du monde, leurs « référentiels cognitifs » – pour user d'un vocable sociologique – impliquant leurs référents doctrinaux, idéologiques mais aussi l'appréhension de leur environnement d'un point de vue moral ou éthique ? Bref, que pensent-ils – et d'ailleurs : pensent-ils seulement ?

L'étonnement provient du contraste entre la multitude des articles de presse consacrés à la mouvance djihadiste et l'impossibilité d'accéder à la parole de ces acteurs combattants ou terroristes. Le djihadisme est disséqué depuis plusieurs années, que ce soit sa structuration, son histoire, ses réseaux, son ancrage dans l'espace virtuel comme dans certains espaces physiques, son récent succès auprès d'une jeunesse apparemment issue des quartiers populaires, son attrait aux marges de ses zones habituelles, auprès de populations provinciales non exclusivement masculines et parfois sans liens apparents avec l'islam<sup>1</sup>. Pourtant, la

parole est rarement donnée directement à ces hommes (et femmes), préalable nécessaire pour comprendre leurs schémas de pensée et la façon dont ils justifient leurs actes, leur rapport à notre pays, à la démocratie dans laquelle ils évoluent, leurs griefs – s'ils en ont – à l'égard de régimes occidentaux qu'ils connaissent bien mieux que le mythique califat ou État islamique qui semble les inspirer. Hormis les témoignages directs d'acteurs djihadistes<sup>2</sup>, rares sont les ouvrages qui acceptent de donner la parole à ces invisibles. Même s'il s'intéresse à quelques combattants de retour du front et propose une parole non médiée, le livre du journaliste David Thomson<sup>3</sup> est souvent plus axé sur des récits de vie en Syrie que sur un dévoilement de leurs schémas de pensée. Pour avoir longtemps travaillé sur d'autres formes de violence politique, ce phénomène peut faire penser au traitement de l'expression publique des militants clandestins dont personne ne se souciait des propos tant était privilégié le spectacle anxiogène des armes et cagoules complaisamment affichées. L'attrait semble ici presque identique : si l'imagerie djihadiste captive journalistes et chercheurs<sup>4</sup>, si les parcours des acteurs combattants et leurs lieux de socialisation interrogent<sup>5</sup>, si le contraste entre leurs habitudes de vie et leur implication guerrière fascine<sup>6</sup>, si leurs psychés questionnent les spécialistes de la santé mentale<sup>7</sup>, rares sont ceux qui s'intéressent à leurs dires et leurs discours, jugés dans le meilleur des cas sans fondement, dans le pire moralement inaudibles.

C'est peut-être là le second obstacle à une prise en compte du discours militant djihadiste. En plus d'être invisible, il est surtout difficilement audible à l'heure où la France est massivement frappée par la violence terroriste et où l'idée selon laquelle l'explication sociologique constitue



## “SOLDATS DE DIEU”

un renoncement à la condamnation morale fait florès. On ne veut souvent pas entendre ce que disent ceux dont on déteste avec raison des actes qui n'ont nulle raison d'être. Les entendre serait prendre le risque de les comprendre, ou même de leur accorder une attention qu'ils ne méritent pas. L'opposant est audible ; l'adversaire l'est dans certaines limites ; l'ennemi total ne l'est jamais ! En frappant avec sauvagerie au cœur du pays, ils s'excluent de la communauté politique et ne méritent aucune attention. Plus encore, la violence de leur attaque est telle, à la fois dans la forme et dans son intensité, que nul discours ne semble pouvoir l'expliquer. Comme souvent en matière de terrorisme, on met en avant la folie des hommes, leur fragilité psychique, leur défaillance mentale, voire leur dépendance aux psychotropes<sup>8</sup> qui seraient seules à même d'expliquer l'horreur de leurs actions. Bref, les fous ont pris corps dans les êtres de raison... Or, pourquoi entendre les fous ?

Pourtant, il nous a semblé important d'avoir une idée du discours de ces acteurs violents. Que pensent-ils ? Quels sont leurs référents ? À quelles grammaires idéologiques se rattachent-ils ? Quelles sont leurs opinions sur la France, la démocratie, la géopolitique actuelle, le monde arabe et même la religion ? Quel rapport entretiennent-ils au texte coranique et à la sunna<sup>9</sup> dont ils se prévalent ? Sans jamais nier l'atrocité de leur démarche guerrière ni renoncer à porter un regard nécessairement moral sur leur engagement violent, l'observateur doit pouvoir comprendre et analyser un processus de radicalisation qui passe aussi – quoique pas uniquement – par l'adoption d'un cadre idéologique singulier. Les idées seules ne tuent pas tant qu'elles ne rencontrent pas les conditions de leur mise en application. Mais sans idées, les tueurs de masse sont rares. Le terrorisme se distingue de la violence criminelle ordinaire par sa

dimension idéologique tout autant que par le choix assumé de cibles civiles. Dans les deux cas, il faut pouvoir justifier le passage à l'acte violent et donc penser un tant soit peu les discours de légitimation de ses actes. Il faut donc savoir dire la violence tout autant que la pratiquer. C'est là l'ambition de cet essai : comprendre le terrorisme en prenant au sérieux ce que nous en disent ses protagonistes. Il ne s'agit évidemment pas d'accepter les propos formulés, mais d'en saisir la rhétorique, le mode d'articulation entre pensée et réel, les obsessions cognitives des acteurs belliqueux, leurs visions de l'ennemi comme de la religion qu'ils affirment embrasser, armes à la main. C'est seulement en les écoutant, sans les accepter, que ces propos pourront nous éclairer sur le danger terroriste et la logique de la radicalisation. Celle-ci passe, on le voit, par la séduction reconnue et revendiquée qu'exerce une certaine interprétation du texte religieux tout autant que par la confrontation avec des chocs moraux (torture, mauvais traitements, spectacle de violence...) réellement vécus.

Bien sûr, cette prise en compte des discours n'est pas suffisante pour saisir les logiques de l'engagement radical. Les idées et les ressentis sont le carburant de l'action, mais manque la machinerie qui passe par des rencontres fondamentales, des lieux de socialisation à la violence, des expériences de vie à l'étranger sur des zones de conflit, la confrontation avec certaines injustices ou violences qui font naître la colère ou la rancœur, le soutien de réseaux réels ou virtuels qui donnent vie aux engagements<sup>10</sup>. C'est aussi l'itinéraire biographique singulier de chaque acteur qu'il convient de retracer avec soin pour saisir les étapes clés d'une radicalisation rarement soudaine, toujours progressive et chahutée. Les sociologues le savent bien : on ne bascule pas dans la violence du jour au lendemain.

## “SOLDATS DE DIEU”

On en apprend les codes, la pratique, on la domestique et on l’accepte, on s’y habitue et on la justifie, lentement et graduellement<sup>11</sup>. C’est enfin la variable psychique qui peut décider ou favoriser l’engagement. Non seulement l’acteur peut être encouragé à agir par d’obscurs moteurs de la psyché qu’il est toujours très difficile d’objectiver, mais en outre la violence est toujours porteuse de rétributions psychologiques ou émotionnelles<sup>12</sup>. Celles-ci transparaissent parfois dans les discours des acteurs : désir de reconnaissance<sup>13</sup>, de grandeur, d’aventure ; emprise des logiques complotistes sur des esprits à la rationalité singulière<sup>14</sup> ; quête de virilisme et de survalorisation identitaire dans l’usage des armes<sup>15</sup>, etc.

Discours, comportements, logiques politiques, influences psychologiques, etc., les variables de la radicalisation sont plurielles et renvoient aux quatre grandes thèses qui s’affrontent dans l’espace public sur la juste interprétation à donner aux phénomènes djihadistes. Les querelles entre leurs tenants sont connues. Leur vigueur tient d’ailleurs peut-être moins à des confrontations intellectuelles qu’à des logiques de pouvoir et de reconnaissance au sein du « tout petit monde » des islamologues. Décrivons-les succinctement.

– La première thèse est principalement portée par Gilles Kepel. Elle revient à établir un lien de causalité presque direct entre la lecture salafiste des textes coraniques et la mise en place de stratégies violentes aux finalités politiques déstabilisatrices pour l’ordre occidental. Selon l’islamologue de l’École normale supérieure, la violence est le fruit d’une lecture singulière des textes sacrés proposée, par divers canaux virtuels ou organisationnels au sein de mosquées radicalisées, à des jeunes désœuvrés et aisément manipulables. La lecture kepélienne est donc verticale,

allant du Coran à Daech. Elle insiste sur les effets délétères des interprétations politiquement néfastes du texte religieux. La lutte contre la violence armée djihadiste passerait donc nécessairement par un contrôle accru de l'accès à cette littérature apocalyptique<sup>16</sup>.

– La deuxième thèse, radicalement inverse, est celle mise en avant par le professeur à l'Institut universitaire européen Olivier Roy<sup>17</sup>. Il oppose à la lecture verticale de Gilles Kepel une appréhension plus horizontale de la radicalisation djihadiste, qu'il compare à d'autres formes d'engagement dans la violence armée, que ce soit celle des mouvements d'ultra-gauche dans les années 1970 ou celle des formations ethnonationalistes combattantes (basque, irlandaise, etc.). Selon Olivier Roy, l'islam en tant que religion n'aurait que peu à voir avec les phénomènes de radicalisation, qu'elle habillerait de façon artificielle plus qu'elle n'en commanderait la logique<sup>18</sup>. Pour lui, la violence djihadiste ressort avant tout d'une geste contestataire générationnelle exprimant une fascination mortifère. Il n'y voit aucunement la transposition en lettres de sang de sourates que la majorité des jeunes djihadistes méconnaîtraient, mais bien plutôt un attrait nihiliste pour une réécriture millénariste de l'islam.

– La troisième thèse – moins visible dans l'espace médiatique – est portée par François Burgat. Pour l'islamologue de l'Institut de recherches et d'études sur le monde arabe et musulman, l'islamisme armé contemporain est une réaction directe aux effets de la colonisation et ne saurait être compris sans une prise en compte de sa dimension idéologique. Le djihadisme ne serait donc ni une traduction en actes du Coran, ni un simple réflexe mortifère de révolte générationnelle. Il s'agirait d'un combat politico-militaire fondé sur une lecture tiers-mondiste et anti-impérialiste. Cette dernière est née de l'appréhension critique du désordre géopolitique qui a

## “SOLDATS DE DIEU”

suivi la décolonisation, puis les multiples interventions occidentales au Proche-Orient et au Moyen-Orient. C’est ici la dimension idéologique qui est mise en avant<sup>19</sup>.

– La dernière thèse est d’obéissance psychologique ou même psychanalytique. Elle est incarnée en France par le psychiatre Fethi Benslama. Il défend l’idée selon laquelle « la montée du tourment de “n’être pas assez musulman” [conduit] des personnes à se constituer une foi en feu, à porter la revendication et les stigmates d’une justice identitaire, à chercher une élévation à travers un mouvement paradoxal d’humilité arrogante qui veut inspirer le respect et la crainte<sup>20</sup> ». Pour le dire autrement, le djihadisme armé produirait une « séduction narcissique » qui repose sur quatre éléments : un « idéal islamique blessé » qu’il conviendrait de venger en s’en prenant aux responsables de cette blessure (l’Occident, les chiites, les Juifs) ; l’accès à la toute-puissance s’agissant de jeunes sans perspectives et à l’estime de soi fragilisée ; une possibilité de purification et de repentir dans la violence djihadiste qui effaceraient les années de délinquance et de « péchés » ; la découverte d’un monde de pureté, par opposition à l’univers de corruption et de compromis immonde représenté par l’Occident laïque.

Que nous révèlent ces entretiens concernant ces thèses académiques ? Ils montrent qu’elles sont toutes vraies ; ou plutôt qu’elles comptent toutes une part de vérité et que leur opposition peut sembler stérile, d’autant qu’elle pollue le débat universitaire, créant des querelles inutiles. Ce qui frappe, dans ces paroles de djihadistes, c’est bien, comme le relève Gilles Kepel, le rapport littéral au texte religieux ou à certaines de ses traductions, que les adeptes salafistes violents embrassent sans recul aucun. Le texte compte, et sa lecture orientée, présentée comme la seule juste, commande bien aux actions des groupes armés.

Olivier Roy, quant à lui, a assurément raison de voir dans la radicalisation une fascination pour une geste rebelle et contestataire qui trouve un écho dans celle qui anima les mouvements de lutte armée passés. Même si les causes – et les répertoires d'action produits – peuvent se révéler diamétralement opposés, les entretiens menés parallèlement à ceux présentés ici avec des militants des causes basque et corse qui à un moment ont choisi la violence armée signent des parallélismes dans les processus d'engagement ou dans les moteurs de l'action.

François Burgat voit juste avec sa lecture idéologique de la contestation djihadiste. Cette dernière est assurément pour les acteurs les plus politisés – et beaucoup le sont – la traduction d'un combat anti-impérialiste. L'un d'eux nous a même déclaré en riant : « Moi, je réagis à l'impérialisme. Ma référence, ce n'est pas Karl Marx parce que je suis musulman. C'est Omar Al-Mokhtar et Abdelkader Al-Djilani. Mais j'aurais pu être marxiste dans un autre monde. » Enfin, la dimension complotiste des thèses avancées, ou le besoin affiché de reconnaissance intellectuelle ou de valorisation de soi à l'issue de trajectoires de vie difficiles et chaotiques, besoin que nous avons constaté chez de nombreux djihadistes interrogés, valide la perception de Fethi Benslama, insistant sur la dimension rédemptrice et valorisante de l'engagement dans la violence armée. Mais il est difficile de déterminer, dans les cas auxquels nous avons été confrontés, quelle serait la thèse la plus parlante et quels déterminants majeurs pourraient être à l'origine du passage à l'acte. Cela est en tous les cas impossible à identifier si l'on se prive d'une approche multicausale et, surtout, processuelle<sup>21</sup>.

Qui sont les acteurs – ils sont treize au total – dont nous présentons ici les propos ? Il s'agit tout d'abord d'hommes, tous jeunes (entre 23 et 30 ans, excepté l'un d'eux qui a

## “SOLDATS DE DIEU”

plus de 45 ans). Au moment où nous les avons rencontrés<sup>1</sup>, ils se trouvaient tous en situation d’incarcération dans une dizaine de prisons françaises, maisons d’arrêt ou centres de détention, enfermés dans des structures spécifiques (unités dédiées ou ailes isolées) ou plus généralement avec des droits communs. Tous ou presque sont des citoyens français. Certains ont une double nationalité. Tous ont été condamnés pour infraction terroriste même si, pour une majorité d’entre eux, la condamnation porte sur des liens supposés avec une entreprise terroriste sans qu’ait

---

1. Recueillir la parole de nos interlocuteurs incarcérés nécessitait de les rencontrer. Ce que nous avons fait dans le cadre d’une étude sous l’égide du Centre national de la recherche scientifique. Pendant près de neuf mois, nous avons multiplié les appels et prises de rendez-vous dans plus d’une quinzaine de centres de détention français, essayant de convaincre les directeurs, de passer outre les barrages des secrétaires, de persuader ces dernières de la nécessité de nous rappeler au plus vite et bien sûr de gagner la confiance des prisonniers. Étonnamment, ce ne fut pas là la principale difficulté et les djihadistes nous ont souvent parus plus accessibles que les administrations tatillonnes et rétives qui les encadraient (sur une cinquantaine de courriers envoyés, près de vingt-trois nous ont répondu positivement mais seuls treize ont été accessibles, suite à une autorisation administrative). Méfiants, voire soupçonneux, les militants du djihad semblaient avant tout surpris de nous croiser, s’étonnant parfois que leurs récits de vie intéressent des « universitaires », devenant prolixes une fois la confiance établie. Le plus souvent au parler des avocats et des familles, plus rarement dans des salles de cours au sein de la prison, les rencontres s’opéraient à deux ou à trois, pour une conversation souvent longue – deux heures en moyenne – et systématiquement enregistrée. Un seul prisonnier refusera notre enregistreur, nous contraignant à une difficile prise de notes. Le résultat représente près d’un millier de pages textes retranscrites, inévitablement retravaillées pour éviter une « lecture orale » souvent fastidieuse.

été retenue une participation directe à des actions terroristes. Dans la grande majorité des cas, leurs liens supposés concernent Al-Qaïda, que ce soit Aqmi, les combattants talibans ou le Front Al-Nosra (Jabhat Al-Nosra) en Syrie. Un seul d'entre eux est poursuivi pour ses liens directs avec l'État islamique. Ce point peut avoir son importance tant la sociologie militante de l'islamisme djihadiste semble avoir changé ces dernières années. Tous ou presque ont fréquenté les pays du Proche-Orient ou du Moyen-Orient (Égypte, Yémen, Arabie saoudite, Mauritanie, Syrie), voire l'Afghanistan et le Pakistan. Leur projet était le plus souvent d'apprendre l'arabe – et d'accéder au Coran dans la langue du Prophète – ou de venir en aide à « leurs frères sunnites massacrés par Bachar ». S'ils sont issus dans leur majorité de communautés maghrébines, certains sont des convertis et l'un d'entre eux est d'origine européenne. Au-delà de cette rapide présentation, il est difficile de retenir des traits caractéristiques communs à cette population en réalité assez disparate. Si certains (deux principalement) montrent une fragilité psychologique, d'autres à l'inverse semblent tout à fait réfléchis et deux d'entre eux sont particulièrement intelligents et cultivés. Le passage par la délinquance est fréquent sans être systématique. Cinq d'entre eux n'ont jamais eu de passé délinquant. Et si les autres ont pu connaître de la petite délinquance, cela n'augure d'aucune spécificité compte tenu des zones d'habitation dont ils sont originaires, le plus souvent des quartiers populaires en « cité ». La vie familiale et la socialisation enfantine ont pu être perturbées. C'est le cas pour huit jeunes djihadistes, mais pas pour les cinq autres. De même, le parcours scolaire s'est révélé chaotique pour cinq d'entre eux, mais le plus souvent normal, voire assez bon, aboutissant parfois à l'obtention d'un diplôme du supérieur. L'intégralité